

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[325. Paris, Mardi 17 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

325. Paris, Mardi 17 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[324. Londres, Dimanche 15 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) 

Ce document est écrite avant :

[326. Paris, Mercredi 18 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) 

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[324. Paris, Dimanche 15 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)  *est écrite avant ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-17

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai été positivement malade et très malade hier. J'avais à peine terminé ma lettre que j'ai été saisie de violentes douleurs.

Information générales

LangueFrançais

Cote838-839, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

J'ai été positivement malade et très malade hier. J'avais à peine fermé ma lettre que j'ai été saisie de violentes douleurs, accompagnées de fièvre et d'une prostration de forces telle que j'avais peine à parler. J'ai envoyé chercher Marion d'abord et puis le médecin. Marion est venue. Le Médecin était introuvable, mais au bout de quatre heures il est venu. Il proclame la bile ; il a peut être raison. Je me susi couchée, j'ai dormi, vers neuf je me suis levée, et me sentant mieux j'ai ouvert ma porte. Mad. de Contades, les d'Arenberg, Mad. de Soltykoff, Lady Granville, Pahlen, Médem, le duc de Noailles, Escham. Lady Granville venait d'apprendre au grand dîner Rothschild que j'étais malade, elle accourait pour me soigner ; elle fut un peu étonnée de me trouver gaiement entourée. Je suis un peu mieux ce matin, mais il me faudra beaucoup de Vérité.

Les Ministres ont beaucoup repris courage. Ils se tiennent assurés que M. Molé ne peut pas faire de Ministère. Dès lors ils n'ont rien à craindre, car les 221 eux-mêmes ne voudront pas les renverser pour retomber dans une crise.

Voici du soleil, mais il me paraît si triste depuis votre départ. J'ai eu hier la nouvelle de la mort de la Princesse Jean de Lieven. Il n'y a plus de dame Lieven au monde que moi. On dit que c'était une femme d'un très grand mérite. Je ne la connaissais pas. Vous savez pourquoi son mari m'intéresse. C'est qu'ils reposent chez lui.

Mercredi 18, 9 heures

J'apprends que Rothschild part aujourd'hui pour Londres ; vous le verrez. Si j'avais pu dîner chez lui avant-hier ça vous aurait plu. J'ai passé une journée sans bouger. On est venu me voir un peu le matin, un peu le soir. M. de Pogenpohl, M. Werther, les Appony, Mad. de Courval, Marion, Miraflores, les Brignoles, Arnim, Montrond. Je ne l'ai pas vu seul, il avait l'air aigre. Personne aujourd'hui ne doute que les fonds secrets seront votés ; dès lors, Thiers sera bien puissant et il peut aller longtemps. On rit un peu de la circulaire de M. de Rémusat où il dit que la Monarchie de Juillet est moins faible qu'on ne le croit.

Midi

Voici le N°324. Certainement vous avez raison de me gronder, bien raison. Vous me l'avez dit une fois, mon chagrin se traduit toujours en injustice. Quand je suis triste je vous accuse, je ne sais de quoi ; je vous cherche des torts, et vous, vous m'excusez toujours! Restez comme cela, bon, indulgent. Laissez-moi comme je suis

; regardez-y bien, avec ces yeux qui savent si bien regarder, et vous trouverez ce qu'il y a ; ce que je ne puis pas écrire ; ce que vous m'écriviez à Londres l'année 37 au bout d'une longue tirade de vers ; oui, il y a cela, il n'y a que cela, beaucoup, beaucoup plus que vous ne croyez, beaucoup plus que je n'ai jamais dit ou montré. Eh bien, m'avez-vous pardonné Lady Antrobus, ou Mrs Stanley, ou toutes les ladies du monde ? Vous me faites une description admirable des Anglais. C'est bien cela. Vous avez raison aussi pour les femmes. Point de bienveillance entre elles, et celles que j'aime le plus, toujours un petit coup de patte après l'éloge. J'ai oublié le Duc de Noailles qui est venu passer deux heures chez moi hier matin. Il y a eu réunion chez Berryer hier au soir. M. de Noailles y était appelé. Il a de grands soupçons contre Berryer. Il le croit à Thiers tout à fait. Le parti veut voter contre les fonds secrets. Berryer ne voudrait pas. Le parti veut qu'il parle, et je crois savoir qu'il a promis à Thiers de ne pas parler. Enfin la désunion est là aussi comme elle est partout. Il me semble évident, par le ton des journaux depuis hier, que les 221 ne Sont pas aussi féroces que M. Molé le proclame. Le ton de Thiers hier au soir était à la confiance et tout le monde a l'instinct de sa durée ? Ne lui restera-t-il pas beaucoup sur le cœur contre le château ? Si vous pouviez voir mon visage rayonner lorsqu'on m'annonce « Ce gros Monsieur qui vient quelques fois le matin. » Comme je cours vite dans le salon pour prendre mon butin ! Je m'établis ensuite sur la chaise verte et je lis, et je savoure, et je recommence. Ecrivez. Ecrivez.

Je me sens mieux ce matin, mais j'attends Vérité pour savoir si c'est vrai. Je voudrais qu'il me permît de sortir. Je vous enverrai cette lettre tout bonnement par la poste, car j'ai envie que vous l'ayez vite. Il me semble que vous me pardonneriez celle qui vous a fâché. Ne vous fâchez jamais, je vous en prie. Ecrivez-moi beaucoup. Dites-moi tout ce que vous faites comme moi je vous dis tout. J'ai oublié que hier je n'ai pris qu'un bouillon, dans ma chambre à coucher. Il me semble que je vous dois compte de tout absolument. Faites de même. Adieu. Adieu. Je me sens en train de vous dire adieu si souvent que je pourrais vous ennuyer. Croyez-vous ? Adieu.

1 heure.

Il faut que je vous redise que toutes les lettres qui viennent de Londres sont remplies d'éloges de vous. Cela m'est redit de tous côtés.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 325. Paris, Mardi 17 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-03-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/193>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur325

Date précise de la lettreMardi 17 mars 1840

Heure10 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024
